

Arnaud Rykner

la belle
image



la brune au rouergue

Extrait de la publication

Présentation

Ce livre est né d'une révolte.

Un homme vient de sortir de prison, un autre tente de l'aider à reprendre pied dans la vie sociale. Ils s'échangent des lettres. Le condamné raconte les chemins qui l'ont mené derrière les barreaux. Il dit surtout qu'on n'en sort pas, que l'acte qu'il a commis l'a fait entrer dans une prison plus vaste, qui l'efface de la société.

Qu'est-ce qui, dans son histoire dramatique, attire l'autre ? En quoi *correspondent-ils* ?

Ce nouveau roman d'Arnaud Rykner s'inspire de la correspondance que l'auteur a menée avec un homme. *La belle image* ne se veut pas un roman social sur la prison ou la double peine, qui marque souvent définitivement du fer de l'exclusion un homme condamné. Il ne veut pas donner de leçon. Avec Arnaud Rykner, on s'interroge sur la condition de chacun, notre part de liberté et d'enfermement ainsi que sur notre rapport aux passions. Comme dans *Le Wagon*, son précédent roman, Arnaud Rykner joue du réel et de la fiction avec la force de son écriture dépouillée.

Arnaud Rykner

La belle image est le septième roman d'Arnaud Rykner publié dans la brune. Son précédent, *Le Wagon*, remarqué par la critique, est disponible en cette rentrée en collection de poche Babel. Il publie par ailleurs des essais et des éditions critiques chez José Corti, Gallimard et au Seuil. Il est aussi metteur en scène.

Du même auteur

Romans

Mon Roi et moi, coll. La Brune, 1999

Je ne viendrai pas, coll. La Brune, 2001

Blanche, coll. La Brune, 2004

Nur, coll. La Brune, 2007, Babel n° 905, 2008

Enfants perdus, coll. La Brune, 2009

Le Wagon, coll. La Brune, 2010, Prix Jeand'Heurs, Babel n° 1193, 2013

Théâtre

Pas savoir, Les Solitaires intempestifs, 2010

Également au Rouergue

Lignes de chance, mis en image par F. Secka, 2012

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0598-7

www.lerouergue.com

Arnaud Rykner



La belle image

la brune au rouergue

*Je ne possède pas de philosophie dans laquelle
je puisse me mouvoir comme le poisson dans l'eau ou l'oiseau
dans le ciel. Tout ce que je possède est un duel, et ce duel se livre
à chaque minute de ma vie entre les fausses consolations,
qui ne font qu'accroître mon impuissance et rendre plus profond
mon désespoir, et les vraies, qui me mènent vers une libération
temporaire. Je devrais peut-être dire : la vraie car, à la vérité,
il n'existe pour moi qu'une seule consolation qui soit réelle,
celle qui me dit que je suis un homme libre, un individu
inviolable, un être souverain à l'intérieur de ses limites. [...]
À la lumière de mes actes, je m'aperçois que toute ma vie
semble n'avoir eu pour but que de faire mon propre malheur.
Ce qui devait m'apporter la liberté m'apporte l'esclavage
et des pierres en guise de pain.*

*Stig Dagerman,
Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*

J'ai longtemps vécu dans la peur, une peur incertaine, impossible à combattre, parce que sans lieu, sans forme, sans visage. Peut-être n'ai-je passé ma vie qu'à lui chercher un visage. Et je me dis que je l'ai trouvé – et que du coup je n'ai plus peur.

À la peur a succédé la colère.

J'ai donné un corps à ma révolte.

Ce qui était diffus a pris chair. Ma haine a trouvé son objet. Mon dégoût sa justification. Ce n'est plus dans le passé ou dans la fiction que mon angoisse s'incarne, dans l'histoire majuscule ou dans les délices de l'imagination – que je continuerai de chérir, pourtant, puisque tout est toujours fiction et que rien n'est tout à fait vrai de ce que l'on peut dire. C'est dans une réalité bien présente, un ici, un maintenant, dans la plus grande proximité. Je ne veux plus accepter, plus me résigner. Je veux garder ma colère intacte.

* *
*

C'est un homme libre qui vous écrit aujourd'hui, qui écrit ces mots sans trop y croire. Pour se forcer à y croire, autant que pour répondre à votre demande.

Je suis sorti hier. Je ne sais pas si « sortir » est le terme qui convient. Sentiment, plutôt, d'être extirpé aux forceps, de devoir m'arracher moi-même à ce ventre immonde, à la fois poussé et retenu par ces interminables formalités, chassé et obligé de forcer la voie, comme s'ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient, me garder encore ou me lâcher une fois pour toutes.

Tandis que je passais le portail, un gardien m'a quand même souhaité bonne chance. Je suis sûr qu'il le pensait, et j'ai pensé, moi, que c'était bon à prendre.

Je savais que personne ne m'attendrait. Je ne me serais pas permis de vous solliciter, même si, sur le coup, je l'ai regretté. L'ami que vous savez n'avait pu être joint à temps, et mon père ayant, lui, depuis longtemps commencé son agonie je n'étais même pas sûr de le revoir vivant (j'ai pu le faire, le voir, sur son lit, pas encore mort ;

mais c'est moi seul qui l'ai revu. Lui ne m'a pas reconnu. Je ne sais pas s'il « reviendra », si lui aussi sortira de sa prison, si nous nous retrouverons jamais au dehors).

On m'avait prévenu, préparé à ça.

Rien à dire, donc.

Tout est normal.

J'étais prisonnier. Je suis libre.

Libre. J'avais longtemps fantasmé ce moment ; puis j'avais appris à ne plus y penser, à ne plus le croire possible, à l'oublier, à vivre chaque instant comme une parenthèse qui devrait durer, sans passé ni avenir, sans même de véritable présent, car quel présent entre ces murs ?

Et me voilà qui dois recommencer. Tout réapprendre.

Je ne m'apitoierai pas sur mon sort. Ce n'est pas ce que vous me demandez. Et ce n'est pas pour ça que j'ai accepté de répondre à votre demande. Ce n'est pas non plus ce qui nous lie depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés, et, avant cela, la première lettre à vous envoyée, ou même, encore avant, celle envoyée sans bien savoir à qui, et qui a fini par vous arriver à vous, tandis que je vous envoyais la seconde – je ne savais pas alors que vous m'aviez répondu. Écrivant l'une et l'autre, j'ai pensé à ces bouteilles qu'enfant je jetais, pour faire comme dans les livres, sans savoir que les courants inévitablement les emporteraient à quelques kilomètres seulement, les échouant sur la plage voisine. Ce n'est que bien plus tard, en discutant avec un cantonnier, de ceux qui nettoient les plages des rebuts de la marée – un, peut-être, qui avait été le facteur anonyme de mes lettres de naufragé – que j'ai compris que ces cris-là, aussi, n'avaient aucune chance d'être entendus.

Mais vous m'avez entendu, pourtant.

Par hasard ? Parce que vous attendiez que quelque chose arrive ? Une réponse aux bouteilles que vous-même lanciez peut-être, enfant ?

Pardonnez-moi de jouer ainsi. Pardonnez-moi de vous prêter des sentiments, de vous inventer à ma façon. Mais n'est-ce pas un peu ce que vous m'avez dit vouloir faire avec moi ? Ainsi, nous serions quittes. Forme de fraternité en miroir, chacun imaginant ce à quoi l'autre peut ressembler et lui prêtant ses propres traits, ses propres désirs, ses propres peurs, faute de mieux.

Donc, je suis sorti.

Vous vous doutez que ça n'a pas été sans mal. Même ma permission de juillet, pourtant réglementaire, avait été annulée ; le juge qui avait accepté celle, exceptionnelle, demandée pour vous rencontrer en avril, l'avait aussi, rétrospectivement convertie en permission familiale (bien qu'elle n'ait duré que deux jours contre les cinq réglementaires). Il m'a privé ainsi de celle que j'espérais pour revoir mon père à l'été. La prison se nourrit de ces petites mesquineries. On ne saurait imaginer ce que l'institution est capable de sécréter, y compris chez les meilleurs – et rien ne laisse supposer que ce juge-là en était.

Jusqu'au dernier moment, jusqu'au bord de vous lâcher, et même après.

Tout est petit là-bas.

Aucune grandeur possible.

Il ne faut pas se mentir là-dessus. On est ramené à ce que l'on est, à ce que l'on ne cessera jamais d'être, sans illusion possible sur ce qu'on pourrait être. Pas de salut, pas de pardon, pas de rémission. Rien.

L'horreur de ce que l'on est. L'horreur humaine.

Mais tout cela est fini, je veux le croire. Tout est fini, donc tout commence, n'est-ce pas ?

J'ai regagné mon village en taxi. Le quart de ce que j'ai gagné en sept ans y est passé ; je ne pouvais faire autrement, aucun train, aucun bus ne pouvant m'y conduire avant la nuit. Partir entre deux gendarmes et revenir en taxi, je suis sûr qu'il y en a que ça aurait fait rager s'ils avaient pu me voir. Je ne leur en ai pas donné l'occasion. J'ai payé, ouvert la porte de la voiture, fermé la porte, ouvert la porte de la maison, et personne ne m'a vu entrer. Ils attendront un peu, pour le retour du fils prodigue. Le veau gras n'était pas prêt.

Encore heureux que mon père n'ait pas changé la clef de place. Je ne sais pas comment j'aurais fait en son absence. Je ne me voyais pas casser un carreau, rentrer comme un voleur.

En franchissant le seuil, une drôle d'impression m'est tombée dessus. Une impression de déjà-vu alors que je peux être sûr de n'avoir jamais rien vécu de semblable... Voilà plus de sept ans que je n'étais pas revenu ici. Je croyais avoir tout oublié ; c'est peut-être ça, tout simplement, qui m'a donné ce sentiment de familiarité (variante, je crois bien, de celui qu'en entrant pour la première fois dans ma cellule j'ai ressenti – toutes les chambres se ressemblent, même les pires. On s'endort dans l'une, on se rêve dans une autre, on se réveille dans une troisième, et tout ça comme un seul et même corps qu'on essaie maladroitement d'habiter). Tout était à sa place et pourtant rien n'était pareil, sans que je sache ce qui avait changé, de la maison ou de moi. La même odeur de cire planait comme autrefois, les mêmes nuages de poussière dans les derniers rayons du soir. Je suis resté, bras ballants, ma valise à mes pieds, j'ignore combien de temps.

Je ne pensais pas qu'il me faudrait tant de force pour monter dans ma chambre, vider ma valise, remplir mes placards du peu que je rapportais, m'arracher à ce silence incroyable pour qui venait à peine de quitter un monde aussi bruyant que la prison.

Moi qui croyais détester ça, moi qui m'étais appliqué à le détester pour rester en vie, je n'ai pu faire autrement qu'allumer la télévision

pour m'arracher à ce vide effrayant. Les voix idiotes, les faux rires, les jingles imbéciles m'ont rassuré presque miraculeusement, au point que je me suis assis devant l'écran, à la fois fasciné et apaisé par ce déversement trop connu de bêtise, qui m'irritait tant jusqu'alors et me faisait cette fois tant de bien. J'ai regardé défiler les images. Je me suis laissé porter, presque bercer par ce flot régressif. Je n'étais pas encore arrivé chez moi. Je n'étais pas encore ici. J'étais nulle part. Loin. Absent à cette maison comme à moi-même.

Il m'a fallu plus d'une heure pour m'apercevoir que j'avais faim, me lever, aller jusqu'à la cuisine, voir que le réfrigérateur était vide – j'aurais dû le savoir, mais le sachant qu'aurais-je pu faire d'autre, vu l'heure de mon arrivée ? À une autre époque, je serais sorti, peut-être avec mon père ; nous aurions été dîner au xx^e siècle, dont j'aimais tant l'ambiance familiale et un peu désuète. Mais existait-il encore seulement ? Avait-il seulement gardé son nom ? Car ma vie d'avant, je m'en rends compte tout à coup, date déjà d'un autre siècle, sans forfanterie, sans jeu de mots.

De toute façon, n'ayant pas de voiture – il faudra que j'aille la chercher à la fourrière où elle m'attend – avec ou sans mon père il me fallait y renoncer. Comme il me fallait renoncer à manger autre chose que des conserves, le congélateur étant vide lui aussi. C'est d'ailleurs ça qui m'a fait prendre conscience – je veux dire vraiment conscience – de l'absence de mon père, de la longueur de son absence, de ce qu'elle signifiait. En prison, j'avais beau le savoir malade, ça n'était qu'une abstraction de plus, comme toutes les abstractions auxquelles le monde finit par se réduire : le déménagement d'un tel, la mort de tel autre, le mariage d'un troisième, qui de toute façon ne venait plus nous voir, et là, cette maladie qui s'est emparée de lui il y a deux ans et qui me le prend au moment même où je lui suis rendu.

Il me faut arrêter là pour aujourd'hui. J'ai dit que je ne voulais pas m'apitoyer. Ni sur moi ni sur personne.

À vous, chaleureusement.

* *
*

Ce n'est pas la première lettre de lui que je reçois.

Celle-ci a été précédée de deux ou trois autres. La première était adressée « à qui de droit », au directeur, à la directrice, à celui ou celle qui détenait le pouvoir – le pouvoir si simple et si pauvre, si ténu, de l'entendre, simplement de le lire. Elle a erré longtemps, à la recherche d'un destinataire institutionnel, avant de m'arriver, de s'échouer entre mes mains, à moi à qui elle n'était pas adressée. Elle avait été ouverte – par qui ? – été refermée – par qui ? –, m'avait été transférée – pourquoi ? Parce que moi j'avais ce pouvoir ? Modeste pouvoir, décidément, jamais aussi risible que dans cette occasion. Il voulait faire une thèse, disait-il, il cherchait ce directeur, cette directrice, celui ou celle qui voudrait donc le *diriger*. Vers quel chemin ? Et dans quel but ? Il savait bien que ça ne servait à rien, que cela ne représentait plus rien, sauf pour lui et moi peut-être, mais pour lui ni travail ni avenir. C'est pourtant cela qu'il voulait, et il le voulait si fort, je l'ai compris, parce qu'il le voulait depuis ce lieu, la prison. Faire une thèse en prison. Sur la littérature.

J'aurais pu ne pas répondre à cette demande étrange, insensée, à ce délire désespéré. J'ai voulu au moins rencontrer celui qui appelait ainsi au secours. Est-ce par curiosité malsaine que j'ai écrit cette lettre, fait cette demande qui lui permit de sortir quelques heures pour me voir ? Par conscience professionnelle ? « Bonne » conscience bourgeoise ? Aucune bonté en moi. Pas vocation à être dame patronnesse. Autrefois peut-être. Mais quelque chose s'est brisé, sans que je puisse dire ni quand ni pourquoi. Je ne crois plus en la charité, en l'amour, en rien. Je sais que je suis comme cymbale qui résonne, et après ? Rien ne nous arrachera jamais à nous-même, à notre enfermement permanent. Éternellement séparés, de nous comme des autres, c'est ce que nous sommes, et je ne supporte plus ceux qui voudraient nous faire croire le contraire. On peut faire semblant, c'est tout. Faire semblant nous aide, c'est tout. Et peut-être est-ce la seule façon de ne pas tricher.

C'est vrai pourtant, j'ai aimé son image de la bouteille à la mer. Je m'y suis retrouvé. Et si ça n'avait pas été le cas, il n'aurait pas eu moins de raison de m'inventer, comme il dit. C'est un juste retour des choses. Qu'est-ce que je fais d'autre, en écrivant, que me mettre « dans la peau » d'autrui, faute de pouvoir vraiment habiter la mienne ? Qu'est-ce que je fais d'autre, qu'inventer cette figure de *bagnard* que je fantasme à partir de clichés, de peurs, d'images plus ou moins éculées, plus ou moins justes. Et puis, faisons-nous autre chose, jamais, qu'inventer ceux que nous côtoyons, leur coller des identités ? Qui peut dire qu'il atteint l'autre, en face de soi, l'autre à côté de soi, au plus près de soi, et jusqu'à qui partage son lit ?

Je sais que je suis étranger à tous ceux que j'aime. Peut-être surtout à ceux que j'aime plus que tout. Ils me sont inaccessibles.

Je leur suis inaccessible. Tous perdus. Désespérément lointains. On se tend la main, au-delà des miroirs qui nous séparent, mais qu'est-ce qu'on attrape ? qui l'on touche ? à qui l'on parle ?

Je me dis que c'est tant mieux. Comme il dit, il n'y a pas de salut.

Peut-être est-ce pour ça que j'ai maintenu le contact, accepté de l'inscrire, et que je l'ai même encouragé à m'écrire. Une forme de gratuité entre nous, l'inutilité absolue, un désespoir sans grandeur.

Je me demande pourtant ce qui me prend de poursuivre ce dialogue. Qu'avons-nous de commun, de part et d'autre de ce mur ?

La pudeur que je sens dans ses pages me touche.

Je ne sais pas ce que j'en ferai, où ça va me mener. Je ne sais pas si nos échanges dureront. Peu importe. Je veux les prendre pour ce qu'ils sont.

Et si, parfois, les bouteilles à la mer arrivaient au port ?

Car il m'a deviné – il a raison, j'en ai jeté, moi aussi, par dizaines, et peut-être n'est-ce qu'aujourd'hui qu'elles atteignent leur destinataire, comme ces paquets, découverts dans des épaves, avions, bateaux coulés, oubliés, retrouvés, acheminés des années après. Souvent trop tard, c'est vrai. Pour la beauté du geste.

Je lui ai répondu ça.

Je lui ai dit de continuer d'écrire.

Qu'on verrait bien, qu'on ne savait rien d'où nos chemins nous mènent, d'où nos pas nous portent, et l'écriture, encore moins.

En fait, je me suis mis à « l'inventer » de plus belle, depuis sa sortie.

Il m'invente, je l'invente. C'est comme ça que nous existons.

* *
*

Donc, vous ferez ce que vous voudrez. Vous m'écoutez si vous pouvez. Aussi longtemps que vous le pourrez. Et puis je me tairai de nouveau.

Déjà dix jours. Dix jours que je suis « sorti ». Et pourtant j'ai l'impression d'être toujours là-bas. Non que je ne sois capable de goûter cette chance d'aller où je veux, de marcher de nouveau seul – bonheur, oui, de la solitude, qui peut mieux le goûter que moi qui n'en ai connu jusque-là que l'angoisse silencieuse ? – bonheur aussi de revoir simplement la montagne. Je ne vous ai pas dit que le plus dur, peut-être, avait été d'être privé de cela, tout ce vert qui vous saisit, par en haut, qui vous tombe dessus, ces arbres que je connaissais entre tous et qui me reviennent aujourd'hui. Surprise incroyable de les retrouver inchangés. De pouvoir marcher au milieu d'eux. D'être sans but et sans horaire, aussi. Enfin, pas tout à fait, car la « conditionnelle » a ses contraintes, vous savez. Il me faut pointer régulièrement, et ça, ça vous tire en arrière ; ça vous tient comme une laisse. Comme s'ils ne pouvaient pas couper le cordon.

Impossible de me faire oublier.

Ni d'eux ni de personne d'ailleurs. Car ceux qui m'avaient rayé de leur mémoire, au village, ont fini par comprendre (accepter de comprendre) qui j'étais ; et malgré leur effort pour m'accueillir (ils ne sont pas mauvais, loin de là – autre surprise), je sais qu'ils ne parviendront jamais à m'oublier à nouveau, à faire un trait sur ce qu'ils savent ou croient savoir de moi. Je ne suis plus qu'un personnage. Celui qui a fait ça, a payé pour ça (si tant est qu'ils reconnaissent que j'ai payé). Ils m'ont enfermé dans une image, et je doute qu'ils m'en libèrent de sitôt. Entré de mon vivant dans la légende... N'est-ce pas ce que je voulais un peu autrefois ? Pas cette légende-ci, il est vrai. Pas parti dans la bonne direction. Pas visité le bon pays. Et je reviens les mains vides, sans cadeau, sans « souvenirs » à distribuer.

J'ai commencé à travailler. Pas un vrai travail. Pas mon travail, mon métier, ce pour quoi j'étais fait, ce pour quoi on m'avait formé, pour quoi même on m'avait aimé. Mais un travail en attendant, un travail faute d'autre chose.

Ne croyez pas que je méprise ce mi-temps de secrétaire. C'est un peu grâce à lui que j'ai pu sortir, et un peu grâce à vous, à votre foi en moi. Mais ce n'est pas un métier. Juste de quoi occuper le temps, de faire semblant de revenir parmi les vivants. De quoi manger bien sûr. À peine plus que ce qu'on me permettrait en prison. Pendant deux ans j'ai fabriqué des couvertures de cahiers d'écoliers, payé deux francs de l'heure. Alors de quoi me plaindrais-je ? Je passe le plus clair de mon temps à attendre, et à remplir quelques formulaires. À faire de la présence pour pouvoir dire que c'est ouvert tous les matins. J'accueille qui viendra, qui voudra venir.

Mais il ne vient pas grand monde. C'est un petit village ici. À moins que je ne les fasse fuir ?

Alors j'attends. Et j'en profite pour écrire un peu. Je risque ainsi de vous fatiguer bientôt de tout ce temps dont je dispose, tout ce temps qui reste, qui n'ouvre sur rien, rien de plus au dehors qu'au-dedans.

Vous n'aurez qu'à me dire d'arrêter le moment venu.

Mon père étonnamment va mieux. Avant-hier, il m'a reconnu. Il n'avait pas compris que j'étais sorti pour de bon. Pas compris non plus qu'il ne remarquerait plus. Il accepte. Voilà déjà une chose que nous pouvons partager, l'acceptation. Je l'ai senti soulagé, sans être sûr si c'était de ma sortie ou parce que quelque chose, pour nous deux, était fini.

Hier, j'ai voulu récupérer ma voiture à la fourrière. Elle était restée tout ce temps là-bas, comme si elle aussi ils avaient eu peur qu'elle ne s'échappe. Mais je n'ai trouvé qu'une épave, impossible à assurer, impossible à réparer. J'ai tout juste pu la conduire à la casse.

Je ne vous raconte pas ces petits désagréments pour que vous me plaigniez (s'il est désagréable de se trouver coincé sans voiture dans un petit village comme le mien, c'est toujours une prison un peu plus vaste, dont on peut s'évader quelquefois par le bus) ; mais j'ai été très troublé de découvrir sur le siège arrière un livre de vous, que je n'avais pas lu et que – pardonnez-moi – je ne me souvenais même pas avoir acheté. Bien sûr, à l'époque nous ne nous connaissions pas, mais comment ne pas penser qu'à votre façon vous m'attendiez, depuis tout ce temps, sur cette banquette, en silence et sans que je le sache ? Comprenez-vous ce que je vous disais, la première fois, sur la façon dont nous écrivons nos vies sans le savoir ? Le hasard ne m'a jamais satisfait. Je préfère penser que nous nous construisons dans le secret, dans l'inconscience la plus totale. Et que c'est très bien ainsi. C'est pour cela que même ce qui m'a conduit en prison je ne peux le regretter tout à fait – pardonnez-moi de dire cela. Je

veux dire que si, oui, bien sûr, j'aurais préféré ne pas l'avoir fait, ce que je chéris encore dans mon acte, dans la folie de mon acte, c'est qu'il m'a porté hors de moi – littéralement – aux limites de ce que je suis, sans que je le veuille, sans que je le comprenne. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer aux juges. Vous vous doutez que cela ne m'a pas aidé. Mais pourtant c'était vrai. Plus je touchais cette vérité, plus j'approchais de ce qui m'avait fait moi-même ce que je suis, et plus je descendais de moi-même dans les enfers où les juges rêvaient de me conduire. Je me suis livré pieds et poings liés à eux. À leur rage de ne pas comprendre. Ne de pas vouloir comprendre qu'il n'y avait rien à comprendre, pas d'intention, pas de volonté, pas de moi. Personne. Depuis, je n'ai jamais si bien compris cette phrase de Malraux, dans Les Conquérants je crois, à moins qu'elle ne soit de Maurois ou de Mauriac (dans Destins peut-être ?), je veux dire – pardon d'hésiter ainsi mais cet oubli même m'est cher puisque seule la phrase émerge de tant d'ignorance accumulée – ce passage qui dit que « Juger, c'est évidemment ne pas comprendre. Si l'on comprenait on ne jugerait pas ». Je sais qu'on peut contester cela, et qu'il faut juger aussi – je n'ai jamais prétendu échapper à mes juges – mais personne peut-être mieux que moi n'a pu toucher cette importance de ne pas comprendre, cette importance du pas de sens en moi. Peut-être qu'en vous écrivant ainsi, c'est pas de sens que je voudrais partager. C'est là du moins un lieu où je crois pouvoir n'être plus seul. Vous me direz si je me trompe.

Ce dont je suis sûr c'est que c'est cela qui m'a détruit le plus, moi qui avais fait ce mal qui aujourd'hui me définit aux yeux des autres : tout au long du procès on m'a reproché de ne pas savoir, de ne pas être capable d'expliquer. J'ai l'impression qu'on me condamnait moins pour ce que j'avais fait – évidemment condamnable, et que je condamnais moi-même – que parce que je n'étais pas à même d'en rendre compte. Ils ne m'ont tout simplement pas cru. Ils n'ont

voulu voir en moi qu'un menteur, un poseur. D'autant plus que par mon métier j'étais censé faire profession d'intelligence. Comme si l'intelligence nous protégeait de ça.

Intelligence de qui, de quoi, d'ailleurs ? Qui aurait l'intelligence de sa propre vie me paraîtrait, à moi, le vrai monstre.

Je m'aperçois que vous ne savez même pas ce que j'ai fait. Que vous ne me l'avez jamais demandé.

Je vous salue. Vous remercie de ce silence entre nous.